

# Crime et châtement, Justice et Culpabilité

**Comment continuer à vivre en société après un crime ?**

**L'amnistie est-elle possible ? Suppose-t-elle toujours repentir, châtement ?**

**Le châtement peut-il libérer du poids de la culpabilité du crime ?**

**Le repentir est-il plus louable que le remords ?**

► **La loi du talion** < *talis* (latin) = « tel » ou « pareil ».

**Code de Hammurabi**, -1730 (royaume de Babylone). *Juste réciprocité du crime et de la peine. Comme dans les jurisprudences 229, 230 et 231 : si l'effondrement d'une maison tue, respectivement, le propriétaire, le fils ou l'esclave du propriétaire, c'est le constructeur de la maison qui doit être condamné à mort dans le premier cas, le fils du constructeur dans le second et dans le dernier cas, le prix de l'esclave doit être versé au propriétaire.*

**Judaïsme** « Si un homme frappe à mort un être humain, quel qu'il soit, il sera mis à mort. S'il frappe à mort un animal, il le remplacera — vie pour vie. Si un homme provoque une infirmité chez un compatriote, on lui fera ce qu'il a fait : fracture pour fracture, **œil pour œil, dent pour dent** ; on provoquera chez lui la même infirmité qu'il a provoquée chez l'autre. Qui frappe un animal doit rembourser ; qui frappe un homme est mis à mort. Vous aurez une seule législation : la même pour l'émigré et pour l'indigène. » — Lévitique, 24,17-22

« les pères ne seront pas mis à mort pour les fils et les fils ne seront pas mis à mort pour les pères : chacun sera mis à mort pour son propre péché. » — Deutéronome, 24,16

**Islam** « Ô les croyants ! On vous a prescrit le talion au sujet des tués : homme libre pour homme libre, esclave pour esclave, femme pour femme. Mais celui à qui son frère aura **pardonné** en quelque façon doit faire face à une requête convenable et doit **payer des dommages** de bonne grâce. Ceci est un allègement de la part de votre Seigneur et une miséricorde. Donc, quiconque après cela transgresse, aura un châtement douloureux. » — Sourate II, verset 178

Âme pour âme, œil pour œil, nez pour nez, oreille pour oreille, dent pour dent, le talion pour les blessures » — Sourate V, verset 45

► **Le vol des poires dans les Confessions (II, 4) de saint Augustin (Ve siècle).**

9. Le larcin est condamné par votre loi divine, Seigneur, et par cette loi écrite au cœur des hommes, que leur iniquité même n'efface pas. Quel voleur souffre volontiers d'être volé? Quel riche pardonne à l'indigent poussé par la détresse ? Eh bien! moi, j'ai voulu voler, et j'ai volé sans nécessité, sans besoin, par dégoût de la justice, par plénitude d'iniquité; car j'ai dérobé ce que j'avais meilleur, et en abondance. Et ce n'est pas de l'objet convoité par mon larcin, mais du larcin même et du péché que je voulais jouir. Dans le voisinage de nos vignes était un poirier chargé de fruits qui n'avaient aucun attrait de saveur ou de beauté. Nous allâmes, une troupe de jeunes vauriens, secouer et dépouiller cet arbre, vers le milieu de la nuit, ayant prolongé nos jeux jusqu'à cette heure, selon notre détestable habitude, et nous en rapportâmes de grandes charges, non pour en faire régal, si toutefois nous y goûtâmes, mais ne fût-ce que pour les jeter aux pourceaux : simple plaisir de faire ce qui était défendu. Voici ce cœur, ô Dieu! ce cœur que vous avez vu en pitié au fond de l'abîme. Le voici, ce cœur; qu'il vous dise ce qu'il allait chercher là, pour être gratuitement mauvais, sans autre sujet de malice que la malice même. Hideuse qu'elle était, je l'ai aimée; j'ai aimé à périr; j'ai aimé ma difformité; non l'objet qui me rendait difforme, mais ma difformité même, je l'ai aimée! Âme souillée, détachée de votre appui pour sa ruine, n'ayant dans la honte d'autre appétit que la honte!

► **Le ruban volé dans les Confessions de Rousseau (XVIIIe siècle).**

Il est bien difficile que la dissolution d'un ménage n'entraîne un peu de confusion dans la maison, et qu'il ne s'égare bien des choses: cependant, telle était la fidélité des domestiques et la vigilance de monsieur et madame Lorenzi, que rien ne se trouva de manque sur l'inventaire. La seule mademoiselle Pontal perdit un petit ruban couleur de rose et argent déjà vieux. Beaucoup d'autres meilleures choses, étaient à ma portée; ce ruban seul me tenta, je le volai; et comme je ne le cachais guère, on me le trouva bientôt. On voulut savoir où je l'avais pris. Je me trouble, je balbutie, et enfin je dis, en rougissant, que c'est Marion qui me l'a donné. Marion était une jeune Maurienne dont madame de Vercellis avait fait sa cuisinière quand, cessant de donner à manger, elle avait renvoyé la sienne, ayant plus besoin de bons bouillons que de ragoûts fins. Non seulement Marion était jolie, mais elle avait une fraîcheur de coloris qu'on ne trouve que dans les montagnes, et surtout un air de modestie et de douceur qui faisait qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer; d'ailleurs bonne fille, sage, et d'une fidélité à toute épreuve. C'est ce qui surprit quand je la nommai. L'on n'avait guère moins de confiance en moi qu'en elle, et l'on jugea qu'il importait de vérifier lequel était le fripon des deux. On la fit venir: l'assemblée était nombreuse, le comte de la Roque y était. Elle arrive, on lui montre le ruban: je la charge effrontément; elle reste interdite, se tait, me jette un regard qui aurait désarmé les démons, et auquel mon barbare cœur résiste. Elle nie enfin avec assurance, mais sans emportement, m'apostrophe, m'exhorte à rentrer en moi-même, à ne pas déshonorer une fille innocente qui ne m'a jamais fait de mal; et moi, avec une impudence infernale, je confirme ma déclaration, et lui soutiens en face qu'elle m'a donné le ruban. La pauvre fille se mit à pleurer, et ne me dit que ces mots: Ah! Rousseau, je vous croyais un bon caractère. Vous me rendez bien malheureuse, mais je ne voudrais pas être à votre place. Voilà tout. Elle continua de se défendre avec autant de simplicité que de fermeté, mais sans se permettre jamais contre moi la moindre invective. Cette modération, comparée à mon ton décidé, lui fit tort. Il ne semblait pas naturel de supposer d'un côté une audace aussi diabolique, et de l'autre une aussi angélique douceur. On ne parut pas se décider absolument, mais les préjugés étaient pour moi. Dans le tracé où l'on était, on ne se donna pas le temps d'approfondir la chose; et le comte de la Roque, en nous renvoyant tous deux, se contenta de dire que **la conscience du coupable vengerait assez l'innocent. Sa prédiction n'a pas été vaine; elle ne cesse pas un seul jour de s'accomplir.**

J'ignore ce que devint cette victime de ma calomnie; mais il n'y a pas d'apparence qu'elle ait après cela trouvé facilement à se bien placer: elle emportait une imputation cruelle à son honneur de toutes manières. Le vol n'était qu'une bagatelle, mais enfin

c'était un vol, et, qui pis est, employé à séduire un jeune garçon: enfin, le mensonge et l'obstination ne laissaient rien à espérer de celle en qui tant de vices étaient réunis. Je ne regarde pas même la misère et l'abandon comme le plus grand danger auquel je l'ai exposée. Qui sait, à son âge, où le découragement de l'innocence avilie a pu la porter! Eh! si le **remords** d'avoir pu la rendre malheureuse est insupportable, qu'on juge de celui d'avoir pu la rendre pire que moi!

Ce souvenir cruel me trouble quelquefois, et me bouleverse au point de **voir dans mes insomnies cette pauvre fille venir me reprocher mon crime comme s'il n'était commis que d'hier**. Tant que j'ai vécu tranquille il m'a moins tourmenté, mais au milieu d'une vie orageuse il m'ôte la plus douce consolation des innocents persécutés: il me fait bien sentir ce que je crois avoir dit dans quelque ouvrage, que le remords s'endort durant un destin prospère, et s'aigrit dans l'adversité. Cependant je n'ai jamais pu prendre sur moi de décharger mon cœur de cet aveu dans le sein d'un ami. La plus étroite intimité ne me l'a jamais fait faire à personne, pas même à madame de Warens. Tout ce que j'ai pu faire a été d'avouer que j'avais à me reprocher une action atroce, mais jamais je n'ai dit en quoi elle consistait. Ce poids est donc resté jusqu'à ce jour sans allègement sur ma conscience; et je puis dire que le désir de m'en délivrer en quelque sorte **a beaucoup contribué à la résolution que j'ai prise d'écrire mes confessions**.

### ► « La conscience », *La légende des siècles*, Victor Hugo, 1853.

Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes, /Echevelé, livide au milieu des tempêtes,  
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah, /Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva  
Au bas d'une montagne en une grande plaine ; / Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine  
Lui dirent : « Couchons-nous sur la terre, et dormons. » / Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.  
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres, /Il vit un œil, tout grand ouvert dans les ténèbres,  
Et qui le regardait dans l'ombre fixement. /« Je suis trop près », dit-il avec un tremblement.  
Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse, / Et se remit à fuir sinistre dans l'espace.  
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits. / Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,  
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve, /Sans repos, sans sommeil; il atteignit la grève  
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur. /« Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.  
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes. » /Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieux mornes  
L'œil à la même place au fond de l'horizon. / Alors il tressaillit en proie au noir frisson.  
« Cachez-moi ! » cria-t-il; et, le doigt sur la bouche, /Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.  
Caïn dit à Jabel, père de ceux qui vont/ Sous des tentes de poil dans le désert profond :  
« Etends de ce côté la toile de la tente. » / Et l'on développa la muraille flottante ;  
Et, quand on l'eut fixée avec des poids de plomb : /« Vous ne voyez plus rien ? » dit Tsilla, l'enfant blond,  
La fille de ses Fils, douce comme l'aurore ; /Et Caïn répondit : « je vois cet œil encore ! »  
Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs /Soufflant dans des clairons et frappant des tambours,  
Cria : « je saurai bien construire une barrière. » /Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.  
Et Caïn dit « Cet œil me regarde toujours! » / Hénoch dit : « Il faut faire une enceinte de tours  
Si terrible, que rien ne puisse approcher d'elle. / Bâtissons une ville avec sa citadelle,  
Bâtissons une ville, et nous la fermerons. » /Alors Tubalcaïn, père des forgerons,  
Construisit une ville énorme et surhumaine. /Pendant qu'il travaillait, ses frères, dans la plaine,  
Chassaient les fils d'Enos et les enfants de Seth ; /Et l'on crevait les yeux à quiconque passait ;  
Et, le soir, on lançait des flèches aux étoiles. /Le granit remplaça la tente aux murs de toiles,  
On lia chaque bloc avec des noeuds de fer, /Et la ville semblait une ville d'enfer ;  
L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes ; /Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes ;  
Sur la porte on grava : « Défense à Dieu d'entrer. » /Quand ils eurent fini de clore et de murer,  
On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre ; / Et lui restait lugubre et hagard. « Ô mon père !  
L'œil a-t-il disparu ? » dit en tremblant Tsilla. / Et Caïn répondit : " Non, il est toujours là. »  
Alors il dit : « je veux habiter sous la terre/ Comme dans son sépulcre un homme solitaire ;  
Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. » / On fit donc une fosse, et Caïn dit « C'est bien ! »  
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre. / Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre  
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain, / **L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.**

### ► La conversion de Jean Valjean (*Les Misérables*, Victor Hugo).

*L'évêque de Digne, Monseigneur Myriel, est surnommé Monseigneur Bienvenu en raison de sa grande générosité. Beaucoup jugent même qu'il est saint. Il veut que sa porte reste toujours ouverte, même si sa sœur et sa servante, Madame Magloire, ont peur des voleurs. Un soir d'octobre 1815, celles-ci sont terrorisées parce qu'elles ont entendu dire qu'un homme effrayant, d'aspect sordide et misérable, erre dans les rues.*

En ce moment, on frappa à la porte un coup assez violent.

— Entrez, dit l'évêque. La porte s'ouvrit.[...] Un homme entra.[...]

Il avait son sac sur l'épaule, son bâton à la main, une expression rude, hardie, fatiguée et violente dans les yeux. Le feu de la cheminée l'éclairait. Il était hideux. C'était une sinistre apparition.

Madame Magloire n'eut pas même la force de jeter un cri. Elle tressaillit, et resta béante. [...]

L'évêque fixait sur l'homme un œil tranquille. [...] l'homme appuya ses deux mains à la fois sur son bâton [...] et, sans attendre que l'évêque parlât, dit d'une voix haute :

— Voici. Je m'appelle Jean Valjean. Je suis un galérien. J'ai passé dix-neuf ans au bagne. Je suis libéré depuis quatre jours et en route pour Pontarlier qui est ma destination. Quatre jours que je marche depuis Toulon. Aujourd'hui j'ai fait douze lieues à pied. Ce soir en arrivant dans ce pays, j'ai été dans une auberge, on m'a renvoyé à cause de mon passeport jaune que j'avais montré à la mairie. Il avait fallu. J'ai été à une autre auberge. On m'a dit : Va-t-en ! Chez l'un, chez l'autre. Personne n'a voulu de moi. J'ai

été à la prison, le guichetier n'a pas ouvert. J'ai été dans la niche d'un chien. Le chien m'a mordu et m'a chassé, comme s'il avait été un homme, on aurait dit qu'il savait qui j'étais [...]. Là, dans la place, j'allais me coucher sur une pierre, une bonne femme m'a montré votre maison et m'a dit : Frappe là. J'ai frappé. [...] Je suis très fatigué, douze lieues à pied, j'ai bien faim. Voulez-vous que je reste ?

— Madame Magloire, dit l'évêque, vous mettez un couvert de plus.

L'homme fit trois pas et s'approcha de la lampe qui était sur la table. — Tenez, reprit-il, comme s'il n'avait pas bien compris, ce n'est pas ça. Avez-vous entendu ? Je suis un galérien. Un forçat. Je viens des galères. — Il tira de sa poche une grande feuille de papier jaune qu'il déplia. — Voilà mon passeport. [...] « Jean Valjean, forçat libéré, natif de... » — cela vous est égal... — « est resté dix-neuf ans au bagne. Cinq ans pour vol avec effraction. Quatorze ans pour avoir tenté de s'évader quatre fois. Cet homme est très dangereux. » Voilà. Tout le monde m'a jeté dehors. Voulez-vous me recevoir, vous ? Est-ce une auberge ? voulez-vous me donner à manger et à coucher ? avez-vous une écurie ?

— Madame Magloire, dit l'évêque, vous mettez des draps blancs au lit de l'alcôve. [...] L'évêque se tourna vers l'homme :

— Monsieur, asseyez-vous et chauffez-vous. Nous allons souper dans un instant, et l'on fera votre lit pendant que vous souperez. Ici l'homme comprit tout à fait. L'expression de son visage jusqu'alors sombre et dure s'empregnait de stupéfaction, de doute, de joie, et devint extraordinaire. Il se mit à balbutier comme un homme fou : — Vrai ? quoi ? vous me gardez ? vous ne me chassez pas ! un forçat ! vous m'appelez monsieur ! vous ne me tutoyez pas !

*Jean Valjean est bouleversé par l'accueil de l'évêque. Pourtant, il se réveille au milieu de la nuit et, repris par un mauvais instinct, dérobe les coûteux couverts en argent qu'il a vus pendant le dîner. Le lendemain matin, l'évêque constate le vol.*

On frappa à la porte.

— Entrez, dit l'évêque. La porte s'ouvrit. Un groupe étrange et violent apparut sur le seuil. Trois hommes en tenaient un quatrième au collet<sup>1</sup>. Les trois hommes étaient des gendarmes ; l'autre était Jean Valjean. [...]

Cependant monseigneur Bienvenu s'était approché aussi vivement que son grand âge le lui permettait.

— Ah ! vous voilà ! s'écria-t-il en regardant Jean Valjean. Je suis aise de vous voir. Et bien mais ! je vous avais donné les chandeliers aussi, qui sont en argent comme le reste et dont vous pourrez bien avoir deux cents francs. Pourquoi ne les avez-vous pas emportés avec vos couverts ?

Jean Valjean ouvrit les yeux et regarda le vénérable évêque avec une expression qu'aucune langue humaine ne pourrait rendre.

— Monseigneur, dit le brigadier de gendarmerie, ce que cet homme disait était donc vrai ? Nous l'avons rencontré. Il allait comme quelqu'un qui s'en va. Nous l'avons arrêté pour voir. Il avait cette argenterie...

— Et il vous a dit, interrompit l'évêque en souriant, qu'elle lui avait été donnée par un vieux bonhomme de prêtre chez lequel il avait passé la nuit ? Je vois la chose. Et vous l'avez ramené ici ? C'est une méprise.

[...] Les gendarmes lâchèrent Jean Valjean qui recula.

— Est-ce que c'est vrai qu'on me laisse ? dit-il d'une voix presque inarticulée et comme s'il parlait dans le sommeil.

— Oui, on te laisse, tu n'entends donc pas ? dit un gendarme.

— Mon ami, reprit l'évêque, avant de vous en aller, voici vos chandeliers. Prenez-les.

Il alla à la cheminée, prit les deux flambeaux d'argent et les apporta à Jean Valjean. [...]

Jean Valjean tremblait de tous ses membres. Il prit les deux chandeliers machinalement et d'un air égaré.

— Maintenant, dit l'évêque, allez en paix. [...]

Jean Valjean était comme un homme qui va s'évanouir.

L'évêque s'approcha de lui, et lui dit à voix basse :

— N'oubliez pas, n'oubliez jamais que vous m'avez promis d'employer cet argent à devenir honnête homme.

Jean Valjean, qui n'avait aucun souvenir d'avoir rien promis, resta interdit<sup>4</sup>. L'évêque avait appuyé sur ces paroles en les prononçant. Il reprit avec une sorte de solennité :

— Jean Valjean, mon frère, vous n'appartenez plus au mal, mais au bien. C'est votre âme que je vous achète ; je la retire aux pensées noires et à l'esprit de perdition, et je la donne à Dieu.

*En quittant l'évêque, Jean Valjean est très perturbé et erre dans la campagne. En lui luttent la rage qu'il a accumulée au bagne et l'effet de l'attitude de l'évêque. Il croise un enfant pauvre, Petit-Gervais, qui est tout heureux d'avoir une pièce de quarante sous. La pièce tombe, et Jean Valjean, instinctivement, pose le pied dessus. L'enfant réclame et pleure, mais Jean Valjean ne réagit pas. Plusieurs heures après, en revenant à lui, Jean Valjean se rend compte qu'il a commis un acte horrible en volant ce petit orphelin. Paniqué, il se met alors à chercher Petit-Gervais pour lui rendre sa pièce, mais en vain.*

Ses jarrets fléchirent brusquement sous lui comme si une puissance invisible l'accablait tout à coup du poids de sa mauvaise conscience ; il tomba épuisé sur une grosse pierre, les poings dans ses cheveux et le visage dans ses genoux, et il cria : « Je suis un misérable ! » Alors son cœur creva et il se mit à pleurer. C'était la première fois qu'il pleurait depuis dix-neuf ans.

► **L'absence de scrupules de Richard (Richard III, Shakespeare) Anne était la femme du roi Henri, mort assassiné ainsi que leur jeune fils. Elle suit son cadavre, que l'on va enterrer.**

RICHARD Arrêtez, vous qui portez le cadavre, et posez-le à terre.

ANNE Quel noir sorcier conjure ce démon

Pour entraver des actes pieux et charitables ?

RICHARD Traîtres ! Déposez ce cadavre ou par saint Paul / Je fais un cadavre de qui désobéit !

UN HALLEBARDIER Mon seigneur, reculez et laissez passer le cercueil.

RICHARD Chien rustre, arrête-toi quand je commande!

Lève ta hallebarde plus haut que ma poitrine,  
Ou par saint Paul, je t'abats à mes pieds,  
Et t'écrase, gueux, pour ta témérité.

ANNE Quoi, vous tremblez ? Vous avez tous peur ?

Hélas, je ne vous blâme pas, car vous êtes mortels,  
Et des yeux mortels ne peuvent endurer la vue du diable.

/Arrière, toi, terrible ministre de l'enfer !

Tu n'avais de pouvoir que sur son corps mortel :

Son âme, tu ne peux pas l'avoir ; aussi va-t'en !

RICHARD Suave sainte, par charité, moins de hargne.  
ANNE Abject démon, pour l'amour de Dieu, va-t'en et ne nous trouble pas, /Car de la terre heureuse tu as fait ton enfer, /Tu l'as remplie de cris imprécatoires et de clameurs profondes. /Si tu prends plaisir à voir tes odieux forfaits, /Contemple cet emblème de tes boucheries. /Ô, gentilshommes ! Voyez, voyez les blessures d'Henry mort /Ouvrent leurs bouches glacées et saignent de nouveau. /Rougis, rougis, toi, masse d'infecte difformité, /Car c'est ta présence qui fait jaillir ce sang /De ces veines froides et vides où le sang n'habite plus Ton action inhumaine et contre nature Provoque ce déluge vraiment contre nature.  
Ô Dieu ! qui fis ce sang, venge sa mort ;  
Ô terre ! qui bois ce sang, venge sa mort ;  
Ciel, de ta foudre frappe le meurtrier à mort,  
Ou terre, ouvre-toi toute grande et dévore-le vivant,  
Comme tu avales le sang de ce bon roi  
Que son bras gouverné par l'enfer a massacré.  
RICHARD Madame, vous ne connaissez pas les règles de la charité, /Qui rend le bien pour le mal, et les bénédictions pour les malédictions.  
ANNE Scélérat, tu ne connais ni la loi divine ni la loi humaine. /Il n'est pas de bête si féroce qu'elle ne connaisse quelque pitié.  
RICHARD Mais je n'en connais aucune, et donc ne suis pas une bête.  
ANNE Ô prodige, quand les démons disent la vérité !  
RICHARD Plus grand prodige encore quand les anges sont si furieux./Daigne, divine perfection de la femme, De ces crimes supposés, me permettre Par le menu de me disculper.  
ANNE Daigne, maligne infection d'homme, De ces crimes connus, me permettre Par le menu d'accuser ta maudite personne.  
RICHARD Beauté que la langue ne peut décrire, laisse-moi/Le patient loisir de m'excuser.  
ANNE Hideur que le cœur ne peut concevoir, tu ne peux trouver /D'autre excuse véritable que de te pendre.  
RICHARD Par ce désespoir, je m'accuserais.  
ANNE Par ce désespoir, tu t'excuseras  
En vengeant dignement sur toi-même  
Les indignes meurtres commis sur d'autres.  
RICHARD Supposons que je ne les ai pas tués ? ANNE Autant dire qu'ils n'ont pas succombé ;  
Mais morts ils sont, esclave diabolique, et par toi.  
RICHARD Je n'ai pas tué votre mari.  
ANNE Alors, il est encore en vie.  
RICHARD Non, il est mort, assassiné par la main d'Édouard.  
ANNE Par ton infecte gorge, tu mens : la reine Margaret a vu /Ton glaive meurtrier tout fumant de son sang, /Et tu l'inclinais contre sa poitrine,  
Si tes frères n'en avaient détourné la pointe.  
RICHARD J'étais provoqué par sa langue calomnieuse  
Qui rejetait leur crime sur mes épaules innocentes.  
ANNE Tu étais provoqué par ton esprit sanguinaire  
Qui n'a jamais rêvé que de boucheries.

N'as-tu pas tué ce roi ?  
RICHARD Je te l'accorde, oui.  
ANNE Tu me l'accordes, porc-épic ! Dieu m'accorde aussi Que tu sois damné pour cet acte criminel.  
Ô, il était tendre, doux et vertueux.  
RICHARD Tant mieux pour le roi du Ciel qui le garde.  
ANNE Il est au Ciel où tu n'iras jamais.  
RICHARD Qu'il me remercie d'avoir aidé à l'y envoyer,  
Car il était plus fait pour ce lieu-là que pour la terre.  
ANNE Et toi tu n'es pas fait pour d'autre lieu que l'enfer.  
RICHARD Si, un autre encore, si vous voulez bien me l'entendre nommer.  
ANNE Quelque cachot ?  
RICHARD Votre chambre à coucher.  
ANNE Que l'insomnie s'abatte sur la chambre où tu couches.  
RICHARD Elle le fera, madame, jusqu'à ce que je couche avec vous.  
ANNE Je l'espère !  
RICHARD Je le sais. Mais douce lady Anne, Laissons cette âpre joute de nos esprits,  
Et suivons une méthode un peu plus calme.  
La cause de la mort prématurée  
D'Henry et d'Édouard Plantagenêt  
N'est-elle pas aussi blâmable que le meurtrier ?  
ANNE C'est toi qui en fus la cause et l'exécutant exécré.  
RICHARD C'est votre beauté qui fut la cause de cet effet :Votre beauté qui me hantait dans mon sommeil Et me poussait à entreprendre la mort du monde entier, Pour pouvoir vivre une heure seulement sur votre sein charmant.  
ANNE Si je croyais cela, je te le dis, assassin, Ces ongles arracheraient cette beauté de mes joues.  
RICHARD Ces yeux ne souffriraient pas le saccage de cette beauté ;  
Vous ne pourriez la flétrir, moi présent.  
Comme le monde entier est réchauffé par le soleil,  
Ainsi le suis-je par elle ; elle est mon jour, ma vie.  
ANNE Qu'une nuit noire obscurcisse ton jour et la mort ta vie.  
RICHARD Ne te maudis pas toi-même, belle créature ; tu es les deux.  
ANNE Je voudrais l'être, pour me venger de toi.  
RICHARD C'est une querelle vraiment contre nature, De se venger de qui t'aime.  
ANNE C'est une querelle juste et raisonnable, De se venger de qui a tué mon mari.  
RICHARD Madame, celui qui vous a privée de votre mari, L'a fait pour vous en donner un meilleur.  
ANNE Un meilleur ne respire pas sur cette terre.  
RICHARD Il vit celui qui t'aime plus que lui.  
ANNE Nomme-le.  
RICHARD Plantagenêt.  
ANNE C'était lui.  
RICHARD C'est bien le même nom, mais il est de meilleure nature.  
ANNE Où est-il ?  
RICHARD Ici. Elle crache sur lui.